



La
fille
qui voulait
décrocher

la
lune

Karen Cushman

Le livre

On l'appelle La Morveuse. Ou Cafard de fumier. Quelle importance? Cette fille, personne ne lui connaît de nom: c'est une moins que rien, une fille de 12 ou 13 ans, qui erre toute seule sur les chemins. L'hiver, quand il fait si froid la nuit, elle s'endort, le ventre vide, dans les tas de fumier. Ça pue, le fumier, mais c'est tiède. Et tant pis si au réveil des gamins la chassent à grands coups de pieds.

Un matin pourtant, une femme vient lui parler. C'est la sage-femme du village. Il ne faut pas rêver, elle aussi la traite de cafard. Mais elle est prête à lui donner un quignon de pain si elle devient son apprentie...

L'autrice

Karen Cushman a commencé à écrire à l'âge de cinquante-trois-ans. Elle vit en Californie où elle enseigne au département des études de muséologie de l'université John F. Kennedy d'Orinda. Elle a reçu, en 1995, aux États-Unis, le prix Newbery pour *La fille qui voulait décrocher la lune* et la mention spéciale du même prix Newbery pour son premier livre, *Le Livre de Catherine*. L'histoire médiévale la passionne, mais particulièrement la culture populaire, la manière dont vivaient les gens à cette époque, ce qui l'a amenée à lire quantité de documents originaux, journaux intimes ou livres de savoir-vivre au Moyen Âge.

Karen Cushman

La fille qui
voulait décrocher
la lune

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Raphaël Fejtö

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Pour Philip et Dinah,
les sages-femmes d'Alice.*

Le tas de fumier

Lorsqu'on amasse les déjections d'animaux, les détritits et la paille souillée en un gros tas, leur fermentation produit de la chaleur.

Rares sont ceux qui s'en approchent d'assez près pour la remarquer à cause de l'odeur putride qui s'en dégage. La fille, elle, l'avait remarquée et, par cette nuit gelée d'hiver, elle s'était terrée profondément dans la fange tiède, sans se soucier de la puanteur qui l'entourait. De toute façon, le fumier ne sentait pas plus mauvais que tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors, les restes de nourriture récupérés en fouillant dans les arrière-cours, les porcheries dans lesquelles elle se faufilait pour dormir, et son corps lui-même, si sale, mal nourri, mal aimé et ingrat.

Il aurait été difficile de définir son âge. Menue

et très pâle, elle avait l'air effrayé des enfants habitués à la maladie, mais son corps décharné et sous-alimenté faisait deviner sa puberté naissante. Elle devait sans doute avoir douze ou treize ans, personne n'aurait pu en jurer, pas même elle, qui n'avait eu ni foyer ni mère et ne se connaissait pas d'autre nom que la Morveuse. Quelqu'un, supposait-elle, avait dû accoucher d'elle, puis lui changer ses langes quand ils sentaient mauvais jusqu'à ce qu'elle réussisse à marcher toute seule jusqu'à la rivière. Mais, dans ses plus anciens souvenirs, la Morveuse avait toujours vécu par ses propres moyens, volant un oignon par-ci, par-là, ou aidant à la récolte en échange d'une nuit à l'étable. Elle tirait tout ce qu'elle pouvait d'un village et déguerpissait avant que les villageois ne la chassent à coups de bâton et de râteau. Les chaumières confortables, le pain chaud, les mères qui bercent avec tendresse leurs bébés étaient des choses qui dépassaient totalement son imagination. Par contre, elle rêvait de manger un navet qui ne soit pas crotté de terre ou de dormir dans une grange qui sente bon la paille fraîche

plutôt que la puanteur aigre des cochons qui pètent quand ils se sont gavés.

Ce soir-là, elle s'était réfugiée dans le tas de fumier tiède et ne fit aucun rêve car elle n'attendait rien de la vie. Son cœur était aussi lugubre et froid que la nuit glacée.

La matinée apporta la pluie qui adoucit le climat et la Morveuse reçut un coup de pied dans le ventre. La faim. Ce que la Morveuse haïssait le plus, c'était la faim. Ou était-ce le froid? Tout ce qu'elle savait, c'est que la faim et le froid étaient les deux malédictions de sa vie car elle continuait à se réveiller, à marcher, à travailler dans le seul but de calmer les terribles douleurs qu'elles lui causaient.

– Cafard de fumier! Cafard de fumier! Sale cafard de fumier puant qui dort dans le fumier!

Les garçons. Dans chaque village, il y avait les garçons. Qui la tourmentaient, se moquaient d'elle, la frappaient, la pinçaient.

Et c'était toujours les plus moches, les plus maigres, les plus sales, les plus stupides, rejetés par tout le monde. Et comme ils avaient trouvé

en elle quelqu'un de plus laid et de plus bête qu'eux, ils la tourmentaient. Dans chaque village. Chaque fois. Elle ferma les yeux.

– Eh, les garçons, allez-vous-en ! Vous me salissez ma cour et mes nouvelles chaussures en cuir espagnol. Allez ouste ! Et toi, fillette, es-tu vivante ou morte ?

La Morveuse ouvrit un œil. Une femme se tenait debout devant elle, une femme ni vieille ni jeune, ni grosse ni maigre, à l'air imposant. Elle avait le nez pointu, le regard perçant et portait une guimpe amidonnée qui faisait des plis.

– Bien, dit la femme. Tu n'es pas morte. Je n'ai pas besoin d'appeler le régisseur pour qu'il t'enterre. Maintenant sors de ce tas de fumier et va-t'en.

La douleur qui tirillait l'estomac de la Morveuse se fit plus cuisante encore et elle rassembla son courage dans un ultime effort :

– S'il vous plaît, implora-t-elle, pourriez-vous me donner quelque chose à manger avant que je m'en aille ?

– Pas de mendiants dans ce village, allez ouste !

– S’il vous plaît, maîtresse, un peu à manger ?

– Ceux qui ne travaillent pas ne mangent pas.

La Morveuse ouvrit l’autre œil pour avoir l’air énergique et montrer sa bonne volonté.

– Je travaillerai, maîtresse. Je suis plus forte et plus maligne que je n’en ai l’air.

– Assez maligne pour profiter de la chaleur d’un tas de fumier, je vois ça. Qu’est-ce que tu sais faire ?

– N’importe quoi, maîtresse. Et je ne mange pas beaucoup.

Du bout de son nez pointu, la femme décela la faim et calcula le profit qu’elle pouvait en tirer.

– Lève-toi, fillette. Tu me fais penser à un cafard de fumier, allongée comme ça dans ce tas. Lève-toi, Cafard. Il se peut que je te trouve quelque chose à faire.

C’est ainsi que la Morveuse, qui s’appelait à présent Cafard, se leva. La dame pointue lui trouva du travail à faire et la récompensa en lui donnant un morceau de pain sec et une demi-chope de bière amère. Le goût du pain lui plut tant qu’elle resta dormir une autre nuit dans le

tas de fumier, en espérant que la femme lui donnerait encore du travail et du pain le lendemain. À son réveil, ses souhaits furent exaucés : elle nettoya le sol de la chaumière, lava son linge dans le torrent, et porta ses ballots dans les chaumières où l'on attendait la venue d'un nouveau-né. La dame pointue était une sage-femme ; et Cafard devint très vite son apprentie et elle obtint un endroit où dormir qui sentait bien meilleur que le tas de fumier, bien qu'il y fît moins chaud.

Le chat

Cafard aimait regarder le chat qui s'étirait au soleil et peignait son ventre avec sa langue, en mastiquant les teignes et les tiques incrustées entre ses griffes. Elle n'osait pas s'approcher de lui car il lui faisait peur mais, de là où elle se tenait, elle voyait la tache blanche et brillante dans l'orange poussiéreux de sa fourrure, juste en dessous de son menton. Elle voyait aussi qu'il lui manquait un bout de son oreille et que ses moustaches étaient de travers, ce qui lui donnait l'air espiègle.

Elle déposait parfois des miettes de pain et de fromage à côté du poteau de la clôture, au bord de la rivière, là où elle l'avait aperçu la première fois. Mais la sage-femme n'étant généreuse que pour le travail qu'elle lui donnait à faire, la fillette

n'était jamais trop nourrie et elle avait très peu à partager.

Un jour, elle trouva un nid de bébés souris qui avait gelé. Elle allait le déposer au pied du poteau mais, soudain, son cœur se serra à la pensée des petits corps chauves déchiquetés par les mâchoires du chat, alors elle les enterra profondément dans le tas de fumier, obligeant ainsi le chat à les dénicher lui-même.

Les garçons ne se contentaient pas de la tourmenter, ils s'en prenaient aussi au chat. Mais, comme il était plus vif qu'eux, il leur échappait toujours. Elle, par contre, endurait en silence leurs pincements, leurs attouchements, leurs crachats et sa résistance passive les encourageait à la maltraiter plus encore. Elle essayait d'éviter autant que possible les garçons et les autres villageois en se cachant, en courant la tête baissée et les épaules voûtées le long des chemins secrets qui entouraient le village.

Par un matin ensoleillé, la poche pleine de pain et d'un vieux morceau de fromage qu'elle avait volés, Cafard partit de la chaumière pour

aller partager son butin avec le chat. Mais les garçons étaient déjà là. Ils avaient réussi à attraper le félin et le tenaient en l'air par la queue. Ses miaulements suraigus lui donnaient un air démoniaque et ils obligèrent Cafard à se boucher les oreilles.

– Dans le sac avec l'anguille ! cria l'un des garçons. Nous verrons bien si un chat est plus fort qu'une anguille.

Le sac contenant l'anguille et le chat fut jeté dans la mare.

Cafard était plus terrifiée à l'idée d'attirer l'attention sur elle que de perdre le chat, alors elle resta bien cachée.

Peu après, le sac fit une dernière culbute, il coula au milieu des roseaux et tout redevint calme.

– Ah, Jack, tu avais raison. L'anguille l'a envoyé rejoindre le fond.

Le garçon au nez qui coulait donna deux pommes au garçon aux dents de travers et ils repartirent tous aux champs.

Cafard attendit longtemps avant de sortir de sa cachette. Puis elle s'enfonça dans l'eau boueuse

de la mare, cherchant entre les roseaux le sac qui avait coulé. Elle commença par fureter avec une branche autour de l'endroit où ils l'avaient lancé et décrivit des cercles de plus en plus grands. Elle le trouva enfin, près du bord, à demi immergé. Il était plein d'eau et immobile. Elle le sortit de la mare, se mit à genoux et le regarda. Pas un mouvement. Elle le remua avec sa branche. Rien.

– Chat, cria-t-elle, tu t'es noyé ? J'ouvrirais bien le sac pour te laisser sortir mais j'ai une peur bleue de l'anguille. Chat ?

Elle retourna le sac avec son pied nu et sale. Rien. Elle se leva et se dirigea vers le village. Puis revint sur ses pas. S'en alla de nouveau. Revint encore.

– Que le diable t'emporte, chat ! cria-t-elle. J'ai très peur d'ouvrir le sac mais je ne peux pas te laisser tomber comme ça.

Elle découpa le sac avec une pierre pointue et courut se cacher derrière un arbre. Tel le Diable en personne, une anguille luisante se coula hors du sac et regagna la mare. Le sac était de nouveau immobile. Cafard le regarda attentivement. Rien.

Elle s'en approcha en rampant. Rien. Soudain, il y eut un mouvement qui la fit détalier derrière l'arbre. Puis, de nouveau, rien. Elle rampa encore vers le sac et aperçut le chat orange, tout décharné et mal fichu, empêtré dans le sac trempé. Elle extirpa doucement son corps flasque en le tirant par ses pattes de devant.

– Bon Dieu, chat, je te jure que tu vas vivre !

Elle déchira un morceau du chiffon qui lui servait de jupe et l'enveloppa fermement dedans. Puis elle courut jusqu'au village en passant par son chemin secret. Elle creusa un trou dans le tas de fumier et y installa le chat.

Si Cafard avait connu une prière, elle aurait prié pour le chat. Si elle avait connu une chanson, elle la lui aurait chantée. Si elle avait connu des mots tendres, elle les lui aurait murmurés. Mais tout ce qu'elle savait faire, c'était jurer.

– Maudit chat, respire et vis, sac à puces, ou c'est moi qui te tuerai !

Le chat resta inerte durant toute la journée, enfoui dans sa petite caverne au creux du tas de fumier. Cafard s'échappait de temps en temps

de ses corvées pour venir le voir et elle en profitait pour resserrer le tissu autour de lui. Elle vérifiait aussi qu'il respirait toujours. Elle lui apporta deux fois des bouts de fromage mais il n'y toucha pas.

Après le souper, tandis que le soleil couchant laissait place à la brume, elle revint encore pour vérifier si le chat allait bien. Mais il était parti et le fromage avec. Il ne restait plus que son lambeau de robe au creux du tas de fumier et quelques fils du sac qu'il avait dû retirer de sa fourrure en se peignant avant de disparaître dans la nuit.

Deux jours plus tard, le jour de l'annonciation – un jour férié au village, mais pas pour Cafard car la sage-femme refusait de nourrir ceux qui ne travaillaient pas, même le jour de l'annonciation –, le chat était assis à côté du poteau de la clôture. Il léchait sa tache blanche pour la faire briller et attendait tranquillement Cafard et son bout de fromage. Elle arriva enfin et ils partagèrent le fromage, célébrant à leur manière le jour de l'annonciation. Cafard lui raconta tout ce dont elle se souvenait de sa vie avant leur rencontre et ils s'endormirent tous les deux au soleil.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

La ballade de Lucy Whipple

Collection MÉDIUM+

Matilda Bone

Le livre de Catherine

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium Poche
© 1996, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition en langue française

© 1995, Karen Cushman

Titre original : The Midwife's Apprentice
(Houghton Mifflin Company, New York)

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 1996

ISBN 978-2-211-30638-6